

Recensions — Book Reviews

Ritologiques 4 Dans la Peau des Autres, Jean-Thierry MAERTENS, Paris, Aubier, 1978.

Le projet des *Ritologiques* de Maertens est ambitieux, trop ambitieux même. Après trois *Ritologiques* consacrés aux masques, tatouages et aux mutilations génitales, nous en sommes maintenant au vêtement. Malgré les lacunes méthodologiques et théoriques, la lecture des *Ritologiques* ne peut laisser indifférent. Il en va de la théorie de Maertens comme il en allait du macluhanisme le plus riche et le plus stimulant. Une œuvre de défricheur et de pionnier dont les coupes à travers la forêt sont telles que l'on sait pas si l'on a avancé ou si on est revenu au point de départ. L'œuvre de Maertens soulève une foule de questions, bouscule l'anthropologie trop axée sur l'organisation sociale, prend ses distances vis-à-vis du lacanisme officiel, bref réveille les chercheurs endormis. Elle choque. Nul doute qu'elle générera des analyses plus poussées, plus détaillées, plus locales.

Au plan méthodologique, nous croyions être sorti du comparativisme à outrance et des analyses faites d'exemples glanés rapidement à travers des dizaines de cultures. Analyser le vêtement occidental et non-occidental à la fois est une gageure considérable. Certes il y a des pages passionnantes sur le vêtement juif, sur le vêtement biblique, sur le vêtement chrétien mais l'analyse du vêtement bourgeois, du vêtement militaire et du vêtement chinois est fort sommaire. Il n'est pas suffisant de dire que l'attrait subit pour l'uniforme est relié aux crises sociales. Le vêtement bourgeois et le vêtement militaire ont connu des variations régionales dont il faudrait davantage tenir compte. Plutôt que de remettre le vêtement dans son milieu social, nous sommes en présence d'archétypes, de généralisations, parfois même de lieux communs. Quant au passage d'un monde primitif à un monde barbare et à un monde civilisé, il s'agit là de grandes catégories dont Deleuze et Guattari ont fait usage avec des risques considérables. La complexité des sociétés condamne une classification aussi rudimentaire et peu utile somme toute.

Au plan théorique, plusieurs difficultés se posent. Il y a une oscillation entre trois types d'interprétation : l'interprétation purement psychanalytique, l'interprétation sociologique et l'interprétation psychanalytique et sociologique des faits. « Le vêtement habille les substituts mis en place pour gommer cette castration de l'origine en statuts, rôles, sexes et âges » (p. 113). La quête du réel est révélation d'impuissance. Nous sommes ici devant un nihilisme latent, une recherche quasi sisyphienne de l'origine perdue où a eu lieu un éclatement entre une phylogénèse et une ontogénèse. Tout est joué. Le vêtement et les modes d'inscription sont dé-corporés et ne rejoignent l'érogène du corps que par substitution, par transfert et par sublimation. Les contre-rites déraillent eux aussi. À titre d'exemple le mouvement nudiste actuel y est le produit d'une contre-ritualité dégradée. Le nudisme des jeunes est jugé, lui, sérieux. « Les contre-rites

exprimeraient ce que la ritualité refoule ou laisse au niveau du non-dit; ils sont structurellement importants, surtout en périodes de mutations, mais on ne peut dire qu'ils les déterminent. Un homme qui a été coupé de son origine pour passer à la phallicité symbolique peut vouloir revenir à son corps, à la nudité, mais le corps nu ainsi retrouvé est et reste castré, il n'est pas le corps nu d'avant la coupure» (p. 155). À d'autres moments, l'interprétation met de côté la psychanalyse et opte pour des facteurs socio-économiques. Le vêtement cache dans une apparente unité une inopportune domination de classe. Les vêtements des noirs aux États-Unis à l'époque de l'esclavage, ceux des néo-colonistes africains ont été ou sont des instruments de domination. Il en va de même du vêtement 'blanc' réservé aux nègres qui sont en Afrique du Sud. Puis finalement, l'interprétation prend des formes qui allient psychanalyse et conditions socio-économiques. L'auteur écrit: «La phallicisation du vêtement va de pair avec l'accroissement manufacturier puis industriel» (p. 35). Nous sommes plutôt devant une perspective théorique qui essaie d'intégrer psychanalyse et sociologie avec toutes les difficultés que cela comporte.

La lecture de Maertens demeure captivante et provocatrice. Si la méthodologie et la théorie peuvent laisser le lecteur sur sa faim, il n'en demeure pas moins qu'elle peut susciter un regard neuf sur un élément qui nous accompagne fidèlement dans la vie et dans la mort: le vêtement.

Gilles BRUNEL
Université de Montréal

Les plages de la parole: pollution et nostalgie. Communications N° 30, Paris, Seuil 1979.

Au cas où vous ne seriez pas au courant, il y a crise de la conversation. Et pourquoi pas? Ce numéro discourt avec passion sur une espèce disparue: la conversation aristocratique du 18^e siècle. Les responsables du numéro, en l'occurrence, Roland Barthes et Frédéric Berthet, ont choisi des textes qui secrètent cette nostalgie d'une époque révolue. La majorité des auteurs portent le deuil de ces échanges verbaux faits avec brio et élégance où l'art de parler s'identifie à l'art de faire l'amour. Malgré certains textes remarquables, il se dégage de la lecture de ce numéro une impression de nostalgie et d'ennui. Peut-être n'est-ce pas après tout une lecture pour le mois de juillet mais plutôt pour les longues soirées d'hiver. Pour confirmer cette impression générale, il est possible de se reporter au texte de Daniel Sibony où le psychanalyste s'intéresse aux plages de la parole et aux oasis du langage où l'on vient avec ses miroirs parlants animer le kaléidoscope d'une conversation (p. 200). Selon Sibony, nous vivons dans la noirceur, dans l'incommunicabilité et dans le trivial. Dans la doxa platonicienne. Et nous ne sortirons pas facilement de cette caverne! Non seulement la conversations aristocratique est morte mais il nous faut faire le deuil de nos conversations à nous qui flirtent avec le vide. Devant un tel nihilisme, on peut se demander si le numéro n'identifie pas trop rapidement la mort de la parole et la mort de la conversation. En reliant trop facilement le procès quasi «ayatollique» de la communication et celui de la conversation, le numéro déprime et déçoit après avoir soulevé des attentes non comblées. Il se dégage alors une impression semblable à la lecture des *Tristes Tropiques*, à savoir un sentiment qui ne peut s'analyser scientifiquement. Les plages de la conversation ne seraient que des miroirs étincelants.